

nage, nous allâmes vénérer les reliques de la Scala santa, c'est-à-dire, les escaliers qui furent gravis par le Christ aux jours d'Hérode et de Pilate. Avec une multitude immense de chrétiens, comme nous venus de tous les points du globe, nous pûmes nous prosterner devant la couronne d'épines, les clous, les verges qui servirent au supplice de notre rédempteur. Du haut d'une tribune richement ornée, aux sons argentins d'une clochette agitée par un moine, un évêque, revêtu de ses ornements pontificaux, exposait successivement à la vénération publique chacun de ces pieux objets. De temps à autre la foule chantait des hymnes, puis se taisait pour faire entendre bientôt après la voix prolongée et sourde de ses gémissements et de ses prières. Je ne connais pas de peuple moins sujet au respect humain que le peuple italien. Quelle que soit sa vie privée ou publique, il s'entretient avec la divinité plus familièrement qu'avec un de ses princes ; les saints, la Vierge et le Christ sont en quelque sorte les membres d'une féodalité puissante et protectrice dont il attend tout et sur l'heure. Le peuple italien est naïf et sincère dans sa foi, malgré les flagrantes contradictions de sa conduite. Hommes nés sous un climat moins favorisé du ciel, plus calmes, plus logiques dans nos actes, jugeons-le avec impartialité, faisons la part de la spontanéité, apanage d'un sang plus bouillant et d'un esprit plus poétique. Songeons que Dieu, le père commun de tous les hommes, écoute avec la même tendresse l'humble et inintelligible prière du pauvre qui l'invoque dans une langue qu'il ne comprend pas, tout aussi bien que le cantique ou l'hymne triomphale du poète.

De la Scala santa, accompagné par un jeune prêtre français des plus complaisants et des plus instruits, nous descendîmes dans les catacombes de sainte Agnès. En pénétrant dans le ténébreux labyrinthe de ces longs et étroits corridors qui s'entrecroisent, se perdent à l'infini dans les ténèbres, et